Titre : **35e REGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE ANJOU** **HISTORIQUE** **1604-1753**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **1620-1789**
Auteur : **G. RONDOT**	Origine : **S.H.D.** **PN. manuscrit**
Référence : **4 M 44**	Transcripteur : **MF. R.** Date : **2016**

Ancestramil

35e REGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

ANJOU
1604 – 1784

HISTORIQUE SOUS LA MONARCHIE

Origine du régiment : *Némond* - En 1604, un gentilhomme lorrain, nommé **NEMOND** (ou **NESMOND**) levait un régiment d'infanterie auquel il donna son nom. Quand et comment ce régiment né dans la guerre et pour la guerre de religion, entra-t-il au service du roi de France, c'est ce qu'il est assez difficile de démêler. Peut-être Henri IV, qui employa à maintes reprises des troupes lorraines, l'acheta-t-il en 1606 pour faire la guerre au duc de Bouillon ou plus tard seulement en 1609, lorsqu'il entreprit de rendre aux héritiers protestants de Juliers les biens que l'empereur **MATHIAS** avait confisqués. Il est naturel de penser qu'à cette époque Henri IV, qui avait la tête pleine de projets et qui ne visait à rien moins qu'à renverser la maison d'Autriche ait augmenté son infanterie.

La Force – Henri IV meurt, et le régiment de Némond passe aux mains d'un grand seigneur protestant, le duc **Jacques de La FORCE**. Le général **SUSANNE** conjecture avec sagacité que ce changement de maître s'est opéré dans les circonstances suivantes : échappé au massacre de la St-Barthélémy en se couchant parmi les morts, compagnon et ami de Henri IV, La Force était le chef des réformées dans le midi et il avait envoyé plusieurs de ses huit fils à cette expédition de Juliers qui masquait de plus vastes desseins. L'un d'eux-mêmes M. **de MASDURANT** y fut tué. Henri IV disparaissant, **Marie de MEDICIS** déclarée régente, les rancunes longtemps contenues des vieux ligueurs se faisaient jour et la position de La Force dans le Béarn, de ses fils sur le Rhin devenait critique ; il est supposable alors que ces seigneurs protestants, qui avaient toute la France à retraverser pour rejoindre leur père aient songé à s'attacher les soldats de Némond, toujours prêts à vendre avantageusement leurs services.

Le duc de La Force prit les armes en 1618, et pendant quatre années, tint tête aux troupes royales. Il est à présumer que le régiment lorrain suivit la fortune et les opérations militaires du duc de La Force qui, en 1621, réussit à faire lever le siège de Montauban. En 1622, la Force fit sa soumission : c'est donc à cette époque que son régiment devint troupe royale. Le général Susane assigne le 17 janvier 1625, comme date exacte de l'incorporation. Se basant sur ce fait que le rang de ce corps a toujours été fixé entre le régiment de *Touraine* et celui de *Turenne*, or, ces deux régiments ont été mis sur pied le 17 janvier 1625. Le régiment qui nous occupe a donc vraisemblablement été compris dans la même ordonnance. Le rang d'ancienneté des corps était scrupuleusement observé à cause du droit de préséance, qui entraînait celui de choisir ses quartiers et de monter le premier à l'assaut.

En 1631, le duc de la Force se démet de son régiment en faveur de son fils, le marquis **de CASTELMORON** : sous ce nouveau titre, le régiment a dû prendre part à la fin de la guerre de trente ans, et à la conquête de l'Alsace par **Bernard de SAXE-WEYMAR** : il se serait même distingué lors d'un furieux assaut livré contre Oberhenheim le 28 juillet 1636.

Duras – Pendant la période troublée, qui suivit la mort de Louis XIII, il serait oiseux de suivre les péripéties du régiment, sans cesse balloté au gré de ses chefs du parti de la Cour à celui des Princes, tantôt guerroyant aux frontières, tantôt faisant le coup de feu contre les troupes royales, au faubourg St-Antoine. Il faut seulement noter en 1649, il a été retiré au comte **de CUGNAC,** deuxième fils de la Force, et donné, en 1650, à un neveu de Turenne, le comte **de DURAS.** Cette date coïncide naturellement avec la réconciliation de Turenne avec Mazarin.

Rozan – En 1665, il devient la propriété d'un frère de Duras, le comte **de ROZAN,** et en 1669 il fera partie de l'expédition de Candie. Avec cette expédition, nous entrons dans la certitude historique, grâce à la correspondance de Louvois.

Expédition de Candie 1669

Nous relevons, en effet, dans un « Etat abrégé des troupes qui ont été embarquées sur les galères et les vaisseaux du Roi pour faire le voyage de Candie, le 29 mai 1669 », le nom de M. de Rozan avec 21 officiers et 326 soldats. Louis XIV envoyait 7 000 hommes de renfort aux Vénitiens assiégés par les Turcs. On sait quels furent les malheurs de cette expédition, et en particulier le désastre de la sortie du 25 juin où le duc **de BEAUFORT**[1] et tant de gentilshommes périrent. Il semble pourtant que le duc **de NOUAILLES** qui commandait les troupes ait pris des dispositions judicieuses ; deux colonnes commandées, l'une par M. **de DAMPIERRE**, l'autre par l'Amiral duc, devaient cheminer silencieusement pendant la nuit ; arrivées à demi-portée de mousquet du camp des Turcs, se coucher en attendant le signal. Les Vénitiens avaient promis d'opérer une diversion et enfin il y avait une réserve : c'est là qu'était le bataillon de *Rozan*. L'affaire réussissait lorsqu'une détonation fit croire aux soldats que le sol était miné : ils s'éparpillèrent sans qu'on pût jamais les rallier. L'épouvante fut telle parmi les hommes de la Marine qu'ils reculèrent jusqu'aux remparts de la ville et rendent courage aux Turcs. Devant l'impossibilité de rassurer les fuyards et les ramener à l'ennemi, M. **de COLBERT** et l'Amiral se mettent à la tête de cinquante mousquetaires et font au-delà de ce qu'on peut imaginer : c'est alors que le duc de Nouailles qui est déjà retourné trois fois à l'ennemi avec des cavaliers cherche sa réserve ; mais celle-ci attaquée par six bannières turques, se met honteusement en fuite, M. de Rozan est tué. « La mort de Monsieur Rozan, dit la relation officielle, fut extrêmement très préjudiciable à notre corps de réserve, car jusqu'à ce qu'il fut tué, son bataillon ne fut point séparé ». Et **PELLISSON** ajoute : « Trois cent cinquante officiers et des premières maisons, par leur mort ou par leurs blessures, effacèrent ou augmentèrent la honte de cette action. » Le reste est connu, Candie capitula et la peste ravagea nos troupes : le régiment de Rozan fut presque détruit.

Anjou – Les débris, ramenés en France, formèrent alors, avec dix compagnies prélevées sur les vieux corps, le noyau d'un nouveau régiment que le roi créait en faveur d'un fils qui venait de lui naître : **Philippe**, duc **d'ANJOU**. Le régiment prit donc le titre de « Duc d'Anjou ». Mais le petit duc étant mort, il fut donné à M. **de St-GERAN** en 1671, et prit le nom de « Régiment d'Anjou » qui est resté populaire.

[1] Le duc toutefois ne fut pas retrouvé parmi les morts, ce qui l'a fait prendre parfois pour le masque de fer.

Ces noms de province donnés ainsi aux régiments ne doivent pas d'ailleurs évoquer l'idée d'un recrutement régional quelconque, l'armée alors est exclusivement alimentée au moyen d'enrôlements volontaires. « L'amour des aventures, l'attrait de deux danses et de trois parties de quilles par semaine », voilà ce qui amène des hommes aux racoleurs. Ceux-ci, de leur côté, exercent leur choix d'après des considérations de physique et de taille, un des grands éloges qu'on pût faire d'un régiment à l'époque étant de dire « que les hommes y sont de jolie figure et tous égaux ».

Siège de Besançon 1674

Il est probable qu'Anjou fut employé à la conquête de la Franche-Comté et au siège de Besançon : nous n'avons toutefois pour le certifier que le fait suivant qui ressemble assez à une légende. Le colonel d'Anjou, M. de St-Géran, portait à la tête un large emplâtre et l'on assurait que c'était pour recouvrir une ancienne blessure qui lui avait été faite par un éclat du crâne de M. **de BERINGHEN,** lieutenant-colonel de Dauphin, éclat qui y était entré et y était toujours resté. Or, M. de Berninghen fut tué le 13 mai 1674 dans une sortie faite par les assiégés sous les murs de Besançon.

Campagne d'Alsace 1674-75

Ce qui est historique, c'est qu'Anjou prit part à la campagne de Turenne en Alsace, campagne qui restera comme le monument de l'art militaire au 17e siècle où l'on voit un général obtenir des résultats décisifs à la tête d'une très petite armée, mais solide et aguerrie. Turenne, ayant appris que les Impériaux avaient pénétré en Alsace par Strasbourg, résolut d'aller au-devant d'eux.

Le 4 octobre 1674, il les attaque à Ensheim. *Anjou* s'est fort distingué à cette bataille : « Comme l'ennemi s'opiniâtrait davantage à ce bois (le bois d'Ensheim) lit-on dans une relation écrite de la main du secrétaire de Turenne, on fut obligé de faire marcher quelques bataillons de la première ligne, comme ceux d'Anjou. Turenne et Hamilton qui fuient très loin : le chevalier de **LOSSE**, capitaine d'Anjou, ayant tué d'un coup de pique devant tout le monde, une cornette de l'ennemi qui lui vint donner à la tête des bataillons un coup de pistolet dans le ventre, dont il est très blessé ; le sieur **de La MELONNIERE,** qui commandait *Anjou*, y fut blessé faisant très bien son devoir et le sieur **de RABUTTIN** faisant la charge de major de ce régiment aussi… »
Forcé de se replier en lorraine devant des forces supérieures, Turenne ne désespère pas de reprendre l'Alsace. Il décampe de Phalsbourg le 1er décembre et longe le revers occidental des Vosges, comme s'il voulait rentre en Franche-Comté. Mais arrivé à Méli.., il remonte droit au Nord, et le 29 décembre, tombe sur les Impériaux surpris à Mulhausen ; le 5 janvier, il les bat de nouveau à Turckheim. Le succès de la journée est décidé par le mouvement que font *Navarre, Anjou, la Reine* et *Royal-Vaisseaux,* passant la Fecht sous un feu terrible et débordant la droite de l'ennemi, ébranlé de front déjà par les attaques des gardes. « Toute l'infanterie n'a pas témoigné le moindre refroidissement, écrit Turenne, mais comme les régiments arrivaient les uns après les autres et ne se voyaient pas à cause des grands eschalas, on ne peut donner à chacun la louange qu'il mérite… Le sieur **de BELLAY,** lieutenant-colonel du régiment d'Orléans et le sieur **de la MELONNIERE,** commandant le régiment d'Anjou, ont été blessés après avoir fort bien fait leur devoir, de même que le sieur **de MARSILLY,** capitaine

d'Anjou. » Turckheim coûta cher au régiment : aussi, a printemps de 1675, fut-il envoyé en garnison à Arras pour se refaire.

Bataille de Cassel – 1677

En 1677, c'est *Anjou* qui ouvre le feu à la victoire de Cassel. Monsieur faisait le siège de St-Omer lorsqu'il fut attaqué par le prince d'Orange. « Monsieur voyait bien quel était le désavantage du terrain et de moindres forces, nous dit la relation du combat ; mais ayant beaucoup de confiance en ses troupes qui témoignaient toutes un grand désir de bien faire, il fit d'abord toutes les démarches d'un général qui ne refuse pas le combat, et opposa donc dès neuf heures du matin aux Hollandais qui l'avançaient les deux bataillons d'Anjou vis-à-vis le pont du Ruisseau….. » Engagé dès le commencement du combat, cette infanterie souffrit beaucoup ; on remarque parmi les tués **du CHAYLA**, major, **LANTILLAC** et **MACHATIN**, capitaines dans Anjou.

Anjou perdit cinq officiers au siège de Luxembourg, qui capitula le 4 juin 1684, après vingt-quatre jours de tranchée ouverte.

Guerre de la succession d'Augsbourg

La guerre de la succession d'Augsbourg rappelle le régiment sur le Rhin ; la campagne commence par des sièges, suivant la coutume de l'époque ; s'il faut en croire le général Susane, les grenadiers d'Anjou entrèrent l'épée à la main dans l'ouvrage à cornes de Philippsbourg en compagnie de ceux du Roi (29 octobre 1688), mais le fait n'est pas relaté dans la correspondance officielle.

L'année 1691, arriva une recrudescence de la guerre. Guillaume d'Orange venait de débarquer en Hollande avec sa même haine contre Louis XIV et le prestige de la royauté en plus. Il profita de l'enthousiasme provoqué par son retour pour attiser de nouveau l'ardeur des souverains coalisés : « Plus la coalition sera ferme et unanime, leur écrivait-il, moins la France trouvera de ressources pour résister à ce mouvement. Sa marine est impuissante, ses armées désorganisées, ses provinces mécontentes et prêtes à se soulever. » La guerre fut rallumée et va durer de longues années encore à cause du système d'opérations de l'époque. Système dont Turenne seul encore s'était départi et qui voulait que toute entreprise cessât à l'approche de l'hiver, à cause aussi des talents de Guillaume d'Orange, qui toujours vaincu, toujours reparaissait plus acharné et plus redoutable.

Le plan de campagne pour l'année 1692 fut simplement conçu, d'après les idées de l'époque. Louis XIV devait assiéger Namur, la place la plus importante et la plus forte des Pays-Bas et Luxembourg s'opposer aux entreprises de Guillaume d'Orange ne manquerait pas de tenter pour contrecarrer l'opération : un siège et une bataille, voilà donc la campagne de 1692, comme au résumé, la plupart des campagnes dirigées par Louis XIV.

Deux bataillons d'Anjou figurent sur un état des troupes et des officiers généraux de l'armée de la Moselle, dressé le 20 avril 1692. Cette armée coopéra au siège de Namur qui capitula le 30 juin 1692.

Bataille de Neerwinden – 1693

En 1693, nos forces sont de même réparties en deux corps d'armée : l'un, aux ordres du Dauphin destiné à opérer en Allemagne, l'autre aux ordres de Luxembourg dans les Pays-Bas. C'est ce dernier qui va livrer la grande bataille de Neerwinden ; les deux bataillons d'Anjou y sont placés à l'extrême droite de la deuxième ligne de notre ordre de bataille. Ils font face au village de Neerlanden, où l'ennemi a établi son aile gauche, formée de l'infanterie de Brandebourg et de Hanovre, solidement retranchée. Dans l'idée de Luxembourg, l'attaque sur Neerlanden avait quelque simulation, le point étant trop fort, il voulait seulement de ce côté-là contenir l'ennemi, tandis que l'attaque décisive se produirait sur l'aile opposée, sur Neerwinden. L'impétuosité des dragons fit que l'attaque sur Neerlanden s'engagea plus à fond qu'il n'avait voulu. « Le 29, sitôt que le jour parut, dit la relation du combat, on découvrit les ennemis rangés en bataille, contre l'attente de bien du monde, qui pensaient qu'ils se seraient retirés à cause de la supériorité de troupes que M. **de LUXEMBOURG,** avait sur eux… le maréchal de Luxembourg alla reconnaître à la pointe du jour l'aile droite et l'aile gauche de l'armée ennemie... Il fit marcher vers Neerlanden, qui était à sa droite, les brigades *de Navarre, de Bourbonnais, de Lionnais, d'Anjou, d'Artois* et de *Maulevrier* sous les ordres de M. le prince **de CONTY** et de M. le marquis **de CREQUY**….. Toutes choses étant disposées comme on vient de le marquer, M. de Luxembourg fit attaquer le village de Neervinden vers les neuf heures du matin, parce qu'il ne voulait rien hasarder au village de Neerlanden qui était à sa droite, d'autant plus qu'il était impraticable selon le rapport que lui en avaient fait M. le prince de Conty et M. le marquis de Créquy ; il se contenta d'y faire amuser les ennemis, afin d'avoir de ce côté-là des troupes en état de marcher lorsqu'on les aurait forcés ou lorsqu'ils dégarniraient ce poste. Malgré cette disposition, les dragons qui étaient dans les hayes de Neelanden s'engagèrent trop tôt et avec trop de précipitation avec les ennemis, ce qui fut cause que les brigades *de Navarre, de Bourbonnais, de Lionnais, d'Anjou* et les autres s'avancèrent pour les soutenir, et ce fut de cette manière que l'affaire s'engagea à droite contre les ordres de M. de Luxembourg et sans la participation des officiers généraux qui commandaient … les ennemis, qui n'avaient que ces deux têtes à garder, tout le reste du terrain étant d'un très difficile accès, placèrent leurs meilleures troupes dans ces postes, et firent un feu si violent que les nôtres ne le purent soutenir et comme ces villages étaient remplis de chemins creux traversés de gros arbres abattus avec des retranchements qui en défendaient l'entrée, il fallut y venir à trois reprises pour les forcer ; on y perdit beaucoup de monde (29 juillet 1693).

Mais d'ailleurs, les succès obtenus par la Maison du Roi[1] menée à la charge par le duc **de BOURBON**, le petit-fils du grand Condé, et par l'infanterie de notre gauche conduite à la baïonnette sur les positions de Waag et de Neerwinden par le marquis **de FEUQUIERES** étaient si complets et si éclatants que le sort de la bataille était irrévocablement fixé. La bataille de Neervinden est remarquable à plus d'un titre et surtout par le talent hors de pair qu'on y déploya. Luxembourg, Condé avait peut-être à un plus haut degré le génie des décisions promptes, Turenne s'était certainement montré stratégiste d'une plus large envergure mais ni

[1] Sous Louis XIV, tout gentilhomme devait servir en temps de guerre. Comme il n'y avait pas assez de place d'officiers vacantes dans les régiments pour les nobles qui se présentaient, le Roi résolut de former un corps spécial de tous ceux d'entre eux laissés sans emploi ; ce corps s'appelait Maison du Roi et comptait environ 2 000 nobles. Louis XIV traitait avec une grande déférence les volontaires de sa Maison. Il se découvrait en leur présence et ne les saluait jamais que de noms de Messieurs. Dans les camps, ces Messieurs menaient une vie bruyante. Leurs loisirs étaient partagés entre un jeu effréné et une bonne chère ; aussi Louis se crut-il obligé de leur imposer une discipline sévère. Sur les champs de bataille la maison du Roi était admirable de valeur (Marchand)

l'un ni l'autre ne nous ont laissé un modèle de bataille avec un plan aussi arrêté, aussi défini. Neerwinden, c'est la bataille moderne avec un front démonstratif et une attaque décisive jetant sur un même point tout le poids dans la lutte.

Guerre de la succession d'Espagne.

Avec la guerre de la succession d'Espagne, nous arrivons aux mauvais jours. Outré de nos insuccès en Italie, le roi donne à **CATINAT** l'ordre positif de joindre l'ennemi et de le combattre, à quelque prix que ce soit ; puis il le met sous les ordres de **VILLEROY**. Notre ennemi, c'était le prince Eugène, le prince Eugène animé d'une passion terrible qui lui tint lieu de génie. Contraint de livrer bataille, Villeroy va se heurter contre la position presque inexpugnable de Chiari (1 sept. 1701), *Anjou* arrivait alors en Italie ; dans la lettre suivante de Villeroy, on voit qu'il a tenu un des principaux rôles dans cette affaire. « Les brigades *Normandie* et *Auvergne* étaient à l'attaque de droite ; celle *d'Anjou* et des *Vaisseaux* à la gauche ; la brigade de *Normandie* et celle *d'Anjou* avaient la première ligne ; *Auvergne* et les *Vaisseaux* la seconde… Son altesse royale me donna pour signal de faire marcher lorsqu'elle ferait battre le tambour. On aborda les retranchements dans l'ordre que je viens d'expliquer et les dix bataillons des deux premières brigades embrassèrent le front qui était devant elles où elles trouvèrent une résistance extrême, par le nombre d'infanterie et les canons que les ennemis avaient placés derrière leurs retranchements, auxquels ils travaillaient depuis trois jours…. Les trois bataillons de *Normandie* et les deux de *Bourgogne* allèrent droit s'attacher aux retranchements de l'ennemi ; *Anjou, Royal-Comtois* et *Bresse*, qui tenaient l'attaque de gauche, y marchèrent avec beaucoup de vigueur ; mais le pays étant difficile et la résistance des ennemis extrême, ils ne purent emporter les retranchements. »

Le jour commençait à tomber et il fallut retirer les troupes, mais l'énergie de notre attaque avait étonné le prince Eugène. « Le 1er septembre, mon poste de Chiari, tout excellent qu'il fût, fut presque forcé par une vivacité française inouïe : cassines, moulins, tout était emporté. Je ne vis jamais tant de valeur. **DAUN** les en chassa ; ma droite cachée derrière un retranchement, ventre à terre, se leva tout d'un coup et tira à bout portant.

Le 26 juillet 1702, *Anjou* se trouve avec son homonyme de la cavalerie au combat de Santa-Vittoria ou **VENDOME** eut la bonne fortune de surprendre quatre régiments de cavalerie de **VISCONTI**, campés avec le ? derrière eux sur lequel ils n'avaient que deux ponts. Après un semblant de résistante, ces malheureux régiments, ayant perdu les ponts ne songèrent plus qu'à la retraite et s'enlisèrent dans la vase. Vingt hommes de front auraient pu marcher plus de deux cents pas sans se mouiller dans la rivière, écrit Vendôme, par la quantité d'hommes et de chevaux qui y étaient tombés… Votre majesté peut être assurée que ces quatre régiments ne rendront pas grand service à l'Empereur pendant cette campagne. » « Le principal honneur de cette affaire revient à la cavalerie et aux gendarmes. Pour les grenadiers, ils ont fait à leur ordinaire» ajoute laconiquement Vendôme.

Le 15 août 1702, Anjou fait partie de la colonne de gauche à la bataille de Luzzana, bataille obscure et indécise s'il en fut, que **CHAMILLART** lui-même, le ministre de la guerre « a peine à démêler ». Il y eu tune infinité de combats et beaucoup d'acharnement ; le passage suivant de la lettre de M. **de MURCEY** a trait au régiment. « Je ne vous parlerai, Monseigneur, que de ce que j'ai vu. J'avais avec moi la brigade *Vieille Marine.* La brigade *Anjou* infanterie y vint une

heure avant que l'action ne finit. Les ennemis de ce côté-là n'ont pas gagné un pouce de terrain ; au contraire nous les avons poussés jusque dans l'endroit où ils avaient commencé à se mettre en bataille… les deux régiments de cavalerie ont très bien fait, ainsi que la brigade *Anjou* infanterie commandée par M. **de GUERCHY.** »

Après la prise de Verrue qui ne capitula qu'en avril 1705, les évènements appelèrent *Anjou* sur l'Adda ; le prince Eugène, couvert des lauriers d'Hochstedt accourait de Vienne au secours du duc de Savoie avec une rapidité digne de Bonaparte. Vendôme essaye de l'arrêter à Cassano (16 août). Placé au centre de la première ligne *Anjou* est d'abord enfoncé ; mais il retourne au combat baïonnette au bout du fusil[1] et a sa part de l'honneur de cette sanglante journée, qui eut pour résultats d'empêcher, pur un temps du moins, la jonction d'Eugène avec le duc de Savoie et de permettre de commencer le siège de Turin. Anjou y participe avec un effectif de 713 hommes. Mais, après la défaite de Turin, il fallut lever le siège et abandonner l'Italie. Quand la France est envahie, les bataillons d'Anjou défendent la Tarentaise et le Faucigny et en 1707, ils font partie des troupes du maréchal **de TESSE** qui eurent le bonheur de voir lever le siège de Toulon. La courageuse résistance de l'armée d'Italie avait empêché le prince Eugène d'accomplir jusqu'au bout sa terrible menace : « J'avais juré de ne rentrer en France que les armes à la main ; j'ai tenu ma parole. Ce n'est pas ma faute si je n'ai pas été plus avant. Sans les Anglais, je donnais la loi dans la capitale du grand monarque et je faisais enfermer dans un couvent sa **MAINTENON** pour toute sa vie. »

Les bataillons *d'Anjou* figurent sur un état des troupes employées à la garde des Alpes et dressé le 8 juin 1708. Ils sont alors à Modane.

Dans une lettre au roi, datée du 14 juillet 1714, le maréchal **de BERWICK** lui annonce l'arrivée d'Anjou au camp devant Barcelone ; **MM. DILLON** et **de MAULEVRIER** arrivent avec huit bataillons.

Guerre de succession de Pologne

La guerre de la succession de Pologne ramena *Anjou* en Italie. Cette fois, l'armée des *Deux-Couronnes* a pour auxiliaire le roi de Sardaigne. Comme toujours, la campagne commence par des sièges, malgré l'aversion de Villars « pour cette guerre de pelles et de pioches. »

Cette manière de combattre n'est pas celle qui me plait « écrit-il au roi, elle lui est imposée néanmoins. *Anjou* figure en particulier aux sièges de Gera d'Adda et de Pizzighetone ; il se fait remarquer à l'attaque du chemin couvert de Gera d'Adda (19 novembre 1733).

Cette longue campagne d'hiver dans les tranchées ne va pas sans beaucoup de fatigues et de privations ; si les soldats maraudent, les officiers sont moins heureux. Dans une lettre du 16 décembre 1733, adressée de Milan au ministre de la guerre, M. **de FONTANIEU** expose la misère où se trouvent les officiers subalternes ; ils ont vendu jusqu'à leur épée d'argent, et il y en a qui ne mangent pas de viande. Il est impossible qu'ils puissent demeurer en cet état, et est persuadé qu'une partie se retirera après le siège où ils restent par honneur.

[1] Lettre de Vendôme au roi.

En février 1734, nous retrouvons *Anjou* au siège de Tortone ; M. **DAGRIN**, capitaine dans *Anjou* est envoyé avec deux sergents de grenadiers pour reconnaitre la muraille du corps de place ; on voulait tenter l'escalade, mais il ne jugea pas l'entreprise possible et le siège fut continué.

Le 29 juin 1734, l'armée des *Deux-Couronnes* couvrait Parme lorsqu'elle fut attaquée par **MERCY**. Nous avons une relation très complète de la bataille de Parme et elle est intéressante d'abord parce qu'elle a trait au régiment d'Anjou, et ensuite parce qu'elle donne une vue assez exacte du combat de l'infanterie à cette époque ; la tactique des Impériaux est d'ailleurs absolument identique. Les bataillons de la première ligne « marchent en bon ordre, à petits pas, les armes hautes et chargés » (quelquefois aussi l'arme sur l'épaule droite) ; ils s'avancent à bonne portée de l'ennemi et « font leur décharge ». Ils sont suivis de près par d'autres bataillons. Si la décharge réussit, si l'on acquiert ce que nous appelons aujourd'hui la supériorité du feu, et que l'ennemi semble ébranlé, on le charge baïonnette au bout du fusil. Si, au contraire, les bataillons de première ligne sont accueillis par un trop grand feu, ils sont retirés, quitte à revenir ensuite, et vont recharger leurs armes hors de la portée du feu de l'ennemi ; les bataillons de la deuxième ligne s'avancent alors et font leur décharge. Eux-mêmes sont relevés s'il y a lieu. De ceci et de l'ensemble de la correspondance, il résulte que les bataillons au 17^{e} et au 18^{e} siècle n'ont pas le caractère d'acharnement du combat moderne, où l'on estime qu'il est difficile sinon impossible de relever des tirailleurs aux prises avec l'ennemi.
« Le régiment *de Champagne* s'étant trop avancé, dit la relation en question ; se trouva tout couvert de feu par les ennemis, ce qui le mit en désordre et le fit se retirer avec précipitation. I vint se rallier en deçà du canal et on substitua à sa place la brigade *Dauphin* qui fut placée par **M. de MAILLEBOIS,** et l'on fit avancer en même temps le régiment *d'Anjou* pour aller occuper le terrain qu'avaient eu les grenadiers, mais M. **de l'ISLE** qui le conduisait suivit le grand chemin et passant au-delà du hameau de la Croceta, alla le placer au-devant du sus dit chemin, et comme il n'était pas possible de se soutenir en ce poste, les deux bataillons en furent retirés. Et successivement aux deux bataillons d'Anjou, on fit avancer les deux bataillons du *Maine*, conduits par M. **de VALENCE,** qui occupa le terrain qu'avaient eu les grenadiers.

Anjou figure aux deux affaires de 15 et 19 septembre ; le 15 septembre, faute de cavalerie, le maréchal **de BROGLIE** laisse surprendre et forcer le passage de la Secchia ; mais le 19, le maréchal **de COIGNY** est vainqueur à Guastalla où le maréchal de Broglie répare la déroute du 15. « C'est une douleur que j'ai l'honneur de vous rendre compte que les ennemis m'ont mis dans la nécessité d'abandonner la Secchia, écrit de Coigny au ministre de la guerre ; vous connaissez les raisons qui depuis un mois m'ont mis dans la nécessité d'éloigner ma cavalerie qui manquait de subsistances. Le 15 au matin, les Impériaux ont surpris la maison de M. le maréchal de Broglie, qui n'a pu se sauver qu'en chemise. J'ai couru à notre infanterie et je lui ai fait prendre les armes ; j'ai rassemblé les quatre brigades de *Champagne, du Roi, d'Auvergne* et *d'Anjou* ; j'ai placé cette dernière vis-à-vis du Quistello…. » Mais il fallut abandonner ce poste et se retirer à Guastalla, laissant le camp aux ennemis et sauvant à grand'peine l'artillerie. Ce passage de la Secchia par les Impériaux fit alors grand bruit en France et même en Europe. Le ministre de la guerre disait à M. **de PEZE** à ce sujet ; « Je vous supplie de croire que l'aventure du 15 nous a beaucoup plus fâchés que surpris. J'espère qu'à la fin on se corrigera de vouloir garder des rivières ou des ruisseaux en séparant toute l'infanterie, et par conséquent se mettant partout dans un état d'infériorité qui donne beau jeu à l'ennemi qui veut percer dans un point. Joignez à cela que toute l'Europe était instruite que nous étions résolus à ne pas passer

la Secchia. » Aussi, le 19 ce fut une véritable clameur dans notre camp quand on aperçut les Autrichiens qui s'approchaient, cris de joie des fantassins qui s'étaient laissés surprendre le 15 et qui voulaient, disaient-ils, regagner les havre-sacs perdus à la Secchia. A la bataille du 19, *Anjou* sert de soutien à la cavalerie ; dans cette position, il essuye un feu terrible qui tue plusieurs officiers, et en blesse un très grand nombre, dont le colonel M. **d'ARMENTIERES** et le chef du 2e bataillon M. **de la TOUR**. » Pour opposer un front égal à l'ennemi, lit-on dans le compte-rendu du combat de M. de Coigny a fait avancer sur la droite de notre cavalerie la brigade de Picardie soutenue en potence par celle d'Anjou qui aurait pris en flanc les ennemis s'ils se fussent avancés et a contenu l'infanterie de leur gauche, sans qu'elle ait fait d'autres manœuvres en cet endroit qu'un feu prodigieux de mousqueterie, et d'une batterie de cinq canons et deux mortiers. »

La victoire nous resta, mais stérile et qui fut sévèrement jugée à Versailles.

Guerre de succession d'Autriche

La guerre de la succession d'Autriche, dont Marie-Thérèse fut le Héros, Frédéric III l'habile homme et nous la dupe, ouvre pour Anjou une longue et lamentable odyssée à travers l'Allemagne et qui devait se terminer par une catastrophe. Il fait partie du corps auxiliaire envoyé à l'électeur de Bavière ; après avoir longé tout le Danube, séjourné à Strauburg ? et à Eischkam ?, il entre en Bohème, se rend d'abord à Pilsen et va renforcer l'armée qui s'empare de Prague ; le 16 décembre 1741, l'armée quitte Prague pour aller appuyer les forces déjà engagées sur la Haute-Lazawa ; Anjou est avec Piémont sous les ordres de M. **d'AUBIGNE.**

Le 17 décembre, toute l'armée est concentrée autour de Pisck ; nous y trouvons *Anjou* campé derrière *Piémont* à Nolesnick et à Strakonitz ; l'armée reste là tout l'hiver et le printemps de 1742 prête à toute alerte ; la proximité de l'ennemi obligea à laisser les troupes sous la tente malgré la rigueur du froid. « On donna à nos soldats, dit le général **PAJOL**, à l'exemple des Bavarois, des camisoles croisées pour mettre par-dessous leur veste et des bas drapés. On fit tout ce qui était possible pour leur assurer une nourriture qui leur permit de lutter contre le froid excessif de la Bohême ; mais on n'empêcha pas nos soldats épuisés d'y périr par centaines ; ceux qui survécurent gardèrent pendant de longues années le souvenir du bivouac de Pisck et le léguèrent à la génération suivante comme une image des plus grandes souffrances de la guerre.
En juin le roi de Prusse traite isolément avec **MARIE-THERESE,** nous laissant tout le poids d'une guerre entreprise dans l'intérêt d'autrui. Le maréchal cherche alors à gagner un asile où l'armée peut être en sûreté et se retire sous les murs de Prague ; il va être assiégé par les Autrichiens pendant six mois. Le 29 octobre M. **de la FARE** sort de Prague et marche dans la direction de la Saxe avec les brigades *Navarre, Auvergne* et *Anjou* et celle de cavalerie colonel-général. Le 5 novembre, il ramène nos postes à Melnick, sauf un millier d'hommes laissés à Leitmeritz sous les ordres de MM. **D'ARMENTIERES** et **REIGEMONDE** ingénieurs. Nous touchons au dernier acte « au point que l'on sent faible et qu'on voudrait cacher à la capitulation de Leitmeritz. Comment expliquer que la garnison de Leitmeritz, 690 hommes des régiments *d'Anjou, de la Fère* et de *Languedoc*, ait mis bas les armes et se soit rendue prisonnière de guerre sans avoir subi l'assaut ? L'ennemi était très supérieur en nombre (7 bataillons, 1 500 Croates et 2 000 chevaux), l'enceinte de la ville beaucoup trop étendue pour être défendue avantageusement, néanmoins, en lisant et en relisant le récit de la défense opposée, on est obligé

de reconnaître qu'elle fut médiocre, et que lorsque la garnison se rendit, elle était loin d'avoir épuisé la somme de résistance que l'on était en droit d'attendre de vieilles troupes combattant derrière des murs. M. d'Armentières allégua même, en matière d'excuse sans doute, ce fait qui semble presque incroyable. « Les têtes étaient si fort tournées que lorsque les Croates se présentèrent pour monter à l'escalade, il y eut des officiers qui leur remirent leurs épées. » La raison pour laquelle M. d'Armentières crut qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de capituler, c'est que les troupes qu'il avait sous ses ordres étaient littéralement rendues et qu'on ne pouvait pas dit-il, après des veilles forcées, espérer rien d'une garnison qui s'affaiblissait et que des fatigues continuelles mettaient presque hors d'état de rendre aucun combat. On le sent pourtant peu rassuré ; « Ce n'est point la crainte du danger que l'on court en se défendant, écrit-il à M. **de BRETEUIL**, qui m'a fait capituler, les ennemis étaient dans Leitmeritz, quand je m'y suis déterminé. J'espère que vous voudrez bien faire attention aux circonstances qui m'ont forcé à faire ce que j'ai fait, lesquelles n'ont pas dépendu de moy. J'ai toute ma garnison pour juge et je ne la redoute point… Tout bien considéré, Monsieur, vous verrez que je ne suis que malheureux ; si j'avais pu trouver quelque ressource en me sacrifiant à la tête de ma réserve, je n'eusse pas hésité, et j'ose vous assurer avec vérité que ce sentiment ne m'est point venu après coup ; je serai inquiet jusqu'au moment que je saurai que le Roi et vous, Monsieur, ne serez pas mécontents de ma conduite… » Il faut croire que ces raisons étaient bonnes, car M. d'Armentières est devenu dans la suite maréchal de France.
Les 226 hommes *d'Anjou* qui capitulèrent avec M. d'Armentières ne furent échangés que l'année suivante en 1743.
Trois cents hommes *d'Anjou* étaient entrés dans Prague et ceux d'entre eux qui étaient restés valides firent partie des troupes à la tête desquelles M. **de BELLE-ISLE** sortit de la ville assiégée et exécuta cette marche sur Egra que l'on a comparée à la retraite des Dix mille, et qui l'a surpassée de beaucoup, au dire du général Pajol.

En arrivant sur le Rhin, en février 1743, Anjou ne comptait plus que 2 501 soldats. Le maréchal **de NOAILLES,** sous les ordres duquel il était passés, demandait le 14 mai 1743, que le roi voulut bien renforcer au moyen des milices, les régiments revenus de Bohême (c'était un avantage parce que les régiments n'étaient pas refondus et conservaient leur ancienneté) ; il insistait particulièrement dans sa lettre en faveur du régiment et disait : « Je vous demande surtout cette grâce pour Anjou, qui est un excellent régiment et sur lequel on peut compter. »

Aussitôt après son rétablissement, *Anjou* fut envoyé combattre en Dauphiné. En 1744, nous le trouvons en Italie ; il est à la bataille de Coni, le 30 septembre 1744, à l'affaire du passage du Bas-Tanaro, le 27 septembre 1745 ; il perd du monde à la tranchée du château de Casal et au siège de Tortone ; le 16 juin 1746, il assiste à la bataille de Plaisance, où il est très éprouvé et le 10 août à celle du Tidone, qui nous fit perdre l'Italie, mais sauva l'armée ; il y appuie les gardes lorraines, sous le commandement de M. *d'ESCARS*, et par deux fois, celles-ci ayant plié, il arrête l'ennemi.
L'armée se retira en Provence, suivie de près par les alliés. Pour la deuxième fois, Anjou fut appelé à défendre le sol de la France sur cette frontière et comme en 1707, l'invasion fut arrêtée.

Aquitaine – Une ordonnance royale du 10 septembre 1753 mit le régiment sous le titre d'Aquitaine en même temps que les autres troupes, gendarmes, chevau-légers et cavalerie qui

portaient le nom d'Anjou et cela en l'honneur du duc **d'AQUITAINE**, fils du Dauphin, mort à bas âge.

Guerre de Sept ans

C'est sous ce nouveau titre qu'après une longue période de paix, le régiment va prendre part à la guerre de sept ans. Dans cette guerre, où l'admiration va toute à l'adversaire, nous aurons à combattre avec Marie-Thérèse le roi de Prusse allié aux Anglais. Tandis que l'armée de Soubise va en Saxe se joindre à celle de l'Impératrice, celle du maréchal **d'ESTREES** est opposée aux Anglais ; les bataillons *d'Aquitaine* en font partie ; du 8 au 20 mai, nous les trouvons à Lunen et à Meppen. Le duc **de CUMBERLAND** avait débarqué à la tête de 8 000 Anglais, mais se sentant trop faible, il se retirait dans le Hanovre, pour y puiser de nouvelles forces. Le maréchal d'Estrées le suit pas à pas dans la retraite et le 26 juillet 1757, le bat à Hastembeck. Il le poursuit ensuite dans la direction du nord, sur Celle et jusqu'à l'embouchure de l'Elbe où il lui fait mettre bas les armes par la convention de Closter Seven (8 septembre 1757), évènement qui aurait eu la portée d'une victoire si **RICHELIEU** avait stipulé que les Hanovriens seraient prisonniers de guerre. *Aquitaine* a contribué à ces opérations, car le 12 septembre, nous le trouvons campé à Celle, mais nous ne savons pas exactement le rôle qu'il y a joué, il n'a perdu personne à la bataille d'Hastembeck.

La capitulation de Cumberland était un rude coup pour Frédéric, qui venait d'être battu à Kollin et qui voyait en même temps la Suède lui déclarer la guerre et 70 000 Russes s'approcher ; ainsi menacé du naufrage, il ne veut plus que mourir en roi, et malheureusement pour nous ce sont les rangs français qu'il choisit pour mettre son projet à exécution ; avec une grande audace, il marche avec 22 000 hommes contre les 80 000 de Soubise campés dans Naumbourg et Mersebourg.

Le contre-coup de la défaite de Rosbach devait nécessairement se faire sentir dans notre armée du Nord ; les Hanovriens ne parlent de rien moins que de massacrer toute l'armée française dispersée. Aquitaine, qui était alors campé à Halberstadt, reprend les armes. Après quelques affaires, dont la principale fut le passage de vive force de l'Aller, le 25 décembre. L'hiver mis fin à la campagne.
En 1758, *Aquitaine* est toujours à l'armée de Hanovre ; le 1er mars 1758, il se trouve à Hameln, avec le reste des troupes rassemblées sur le Wéser.
Le 1er août 1759, à la bataille de Minden, *Aquitaine* soutient avec *Condé* l'attaque décisive de la droite ennemie, mais tous deux la soutiennent mal ; **M. MAUGIRON,** qui les commandait, fut blessé de deux coups de feu. Les deux brigades de *Condé* et *d'Aquitaine* ont été chargées et ont beaucoup perdu « écrit le maréchal **de CONTADES**. Cette affaire fut la honte de l'infanterie qui se laissa rompre par la cavalerie ennemie.

Après Minden, l'armée se retira ; elle passa la Werra à Minden le 10 et la Fulda à Cassel le 11 août 1759. Cette retraite ne se fit pas sans qu'on fût obligé de donner à l'ennemi trop pressant quelques coups de patte ; l'armée passa hier les gorges de Munden ; les ennemis prirent le parti de gagner les crêtes pour attaquer le corps de M. **de St-GERMAIN qui** les défendait ; M. de St-Germain marcha à eux, et les fit attaquer par la brigade *d'Auvergne* et *d'Aquitaine* et les culbuta. L'action fut assez vive ; M. **de MURET,** qui était sur leur flanc, caché dans le bois

avec des volontaires de l'armée, quand il les vit se retirer en désordre, les suivit pendant une demi-lieue pour donner des coups de baïonnette. Depuis ce moment-là, ils n'ont pas reparu.
Minden a été le pendant et presque l'équivalent de Rosbach. La qualité de nos troupes a donc bien baissé ? nos soldats ont encore du courage une fois devant l'ennemi, témoin le régiment de *Piémont* à Rosbach « Résolu, dit **BRISSAC**, de crever plus tost que de penser autre que de tenir bon », mais l'indiscipline est plus grande qu'autrefois. *Aquitaine* n'a pas valu *Anjou*. Nos revers ont d'autres causses aussi ; ainsi à Minden, de Broglie, qui commandait l'avant-garde, pouvait courir au village, saisir ce point d'appui, renverser la gauche ennemie avant qu'elle ne fût établie et mettre ainsi le combat en bonne voie. Il avait l'ordre d'attaquer promptement et ne l'a point fait[1] ; aussi l'adieu du général **CLARKE** au maréchal de Broglie devint il à Berlin une expression familière : « Minden n'est pas clair ».

Aquitaine fera encore la campagne de 1760 qui fut marquée par les combats de Corbach et de Warburg ; le 15 juin 1761, nous le voyons entrer à la nuit tombante dans le village de Fillings-Hausen avec la brigade **ROUGE** pour relever les troupes de M. **de CLOSSEN** épuisées par la lutte ; le 16 au soir, il reçoit à son tour l'ordre de se retirer après avoir beaucoup perdu… Le 1er juin 1762, *Aquitaine* est cantonné aux environs de Borckel, à Fritzlar et le 24 juin, il prend part à la bataille de Wilhemstadt ou de Grebenstein dans laquelle les avant-gardes françaises sont refoulées sur l'armée et celle-ci sur Cassel. Ayant pris une fausse direction, il est coupé ; son colonel et beaucoup d'autres officiers sont pris. Pendant ce temps, la brigade de *Poitou,* composée de ce régiment et de celuy *d'Aquitaine* et les *grenadiers de France et royaux* formant le reste de l'infanterie de M. le comte **de STAINVILLE** arrivait ; M. le comte de Stainville déboucha du bois et forma toute cette infanterie en avant de notre cavalerie qui se trouvait alors en bataille sur trois rangs et fit attaquer l'infanterie ennemie ; cette seconde charge eut d'abord du succès, mais le régiment *d'Aquitaine* et les *grenadiers de France et royaux* s'étant jetés dans le bois d Furstenwald, tandis que les autres troupes gagnaient celui de Wilhemstadt. Ces troupes se trouvèrent séparées et la partie du régiment d'Aquitaine et des grenadiers ne pouvant manœuvrer dans le bois par l'épaisseur du taillis furent cernés et obligés de rendre les armes.
Rentré en France, le régiment fit successivement les garnisons de Besançon, de Strasbourg, de Metz, de Compiègne, de Cambrai et de Toulon. Il fit la courte campagne de Corse en 1769 et était de retour à Toulon le 15 août de la même année. Il est allé depuis à Montpellier et à Perpignan en octobre 1772 ; c'est là qu'il perdit ses 2e et 4e bataillons destinés à former un nouveau régiment qui reprit l'ancien nom d'Anjou.

Guerre des Indes

Le 2e bataillon *d'Aquitaine* fut embarqué à Brest le 26 septembre 1781, pour passer dans l'Inde. Le bailli **de SUFFREN** réussit à débarquer à Puerto-Nuevo les troupes qui s'emparaient de Gondelour, puis de Trinquemale. Le 30 août 1782, le bataillon *d'Aquitaine* fut mis en garnison à Gondelour, où il devait être assiégé par les Anglais ; *Aquitaine* et *Austrasie* étaient les seules troupes régulières dont disposât le comte **de BUSSY**. Le 25 juin, le mestre de camp **CRILLON** dirigea contre le camp anglais une sortie qui réussit d'abord au-delà de toute espérance ; on aborda les ouvrages ennemis, on les dépassa même, mais les Français ayant poussé trop loin le virent coupés du corps de place. Il fallut des prodiges pour y rentrer ; le marquis de Crillon resta aux mains des Anglais. A la paix, le bataillon fut mis en garnison à Pondichéry, puis rapatrié ; en septembre 1784, il rejoignait le 1er bataillon à Mézières, *Aquitaine* devait du reste bientôt

[1] Le maréchal de Belle-Isle au maréchal de Contades.

disparaitre, de nom sinon de fait : c'est donc sous les murs de Gondelour qu'il a tiré ses derniers coups de fusil.

Les drapeaux *d'Aquitaine* avaient deux quartiers formés de quatre flammes ondées, alternativement incarnat et aurore et deux quartiers formés de quatre flammes ondées alternativement incarnat et bleu, les pointes de flammes vers le centre de la croix, avec une bordure de carreaux incarnat, bleu et aurore.
Aquitaine portait l'habit et la culotte blancs, la veste, les parements et le collet bleu de roi.[1]

****

Ancestrami

[1] Lecourbe a débuté au régiment d'Aquitaine ; il s'y engagea le 2 mai 1777, y resta trois ans simple soldat et cinq ans caporal. Lecourbe fut à coup sûr un de nos meilleurs généraux de la Révolution bien qu'il n'ait attaché son nom à aucune grande bataille ; ainsi, en 1799, ce fut lui qui compléta et rendit fructueuse la victoire de Masséna à Zurich, s'attachant aux pas de Souvaroff et harcelant son arrière-garde jusqu'au Rhin vis-à-vis de Coire où à la tête de 9 000 hommes il parvint à faire 35 000 prisonniers et à arrêter court les armées Russes qui s'avançaient pour envahir la France. Les Parisiens ne s'y trompèrent pas : « Souvaroff, disent-ils, a pris le chemin direct sur Paris, mais c'était Lecourbe qu'il fallait prendre ».